

## *Le goût de l'orange*

Du deuxième étage de ma tour parisienne, je rêve des murailles de terre ocre. Six mois que je vis à Paris. Les odeurs d'oranger me manquent terriblement. Je pense à la douceur du miel et au chergui qui sèche le linge dans la cour de ma mère.

Aujourd'hui, il pleut. J'ai rendez-vous dans une heure, j'ai assez de temps pour préparer un thé à la menthe. Il me renvoie à la chaleur du hammam. J'y allais avec mes sœurs aînées. J'aimais les regarder pouffer et chuchoter avec leurs amies. Je me calais sur le carrelage et attendais qu'on m'oublie vraiment. J'ai attrapé des bouts de conversations, des histoires de chiffons, des amourettes, des regards volés et des rêves de jeunes femmes. J'ai observé les mains entourées des kessas qui frottaient les peaux humides. Le dos appuyé contre le mur, je prenais la pose et évitais de me faire remarquer. Plus tard, j'y ai épié les poitrines tombantes, les ventres rebondis et les fesses blanches.

A la maison, nous avions l'habitude de nous voir nues entre filles mais ce n'étaient que les corps de mes sœurs. J'ai pu regarder les voisines et parfois même des étrangères. C'est toujours Fatima, ma deuxième sœur, qui portait le seau avec les oranges. A la sortie du bain, nous nous asseyions sur un banc pour nous désaltérer avec les fruits. Adolescente, je ne voulais plus aller au hammam. Je n'aimais pas qu'on me regarde. J'avais surtout peur de croiser le regard d'autres femmes. Ma mère ne me donna pas le choix comme à son accoutumée. J'allais aux bains en tout fin d'après-midi évitant ainsi de rencontrer trop de monde.

Paris. Bobigny. Cité de l'Etoile. C'est à présent son adresse. Fatima vit dans une de ces barres grises depuis trois ans. Elle y a vu un curieux signe. Mon prénom signifie Etoile. Elle est venue s'y installer lorsqu'elle s'est enfuie pour épouser Jean. Jean, c'est mon beau-frère, il venait visiter le Maroc et en est reparti avec un beau souvenir... Ma sœur savait pertinemment qu'elle ne pourrait pas faire accepter son amoureux à la famille. Elle a décidé de le suivre sans hésiter. J'ai pu garder des liens avec elle grâce à Internet. Quand il a fallu que je quitte Taroudant moi aussi, l'adresse de ma sœur adorée s'est imposée. Ils m'ont tous les deux ouvert la porte, ont séché mes larmes et ont pris le temps d'écouter. Aucun jugement de leur part, aucun reproche, aucune demande. Jean m'a fait faire un double du trousseau de clés et

m'a dit que sa maison était la mienne. Bientôt, je vais quitter ce petit nid, leur famille s'agrandit. Mon futur neveu ou nièce aura bien de la chance de grandir dans cet havre de tolérance. Il est temps que je possède mon propre trousseau de clés, moi aussi.

Les odeurs d'huile d'argan sont si loin. Il est à présent quinze heures et la pluie a cessé. Je vois le taxi s'arrêter devant l'immeuble. La porte s'ouvre et Naila sort comme par magie. Elle porte une veste trop fine pour le mois de novembre. Je la vois frissonner et remonter le col. Sa main tient un sac en toile noir. Elle lève la tête vers ma fenêtre. En une fraction de secondes, les orangers sont dans mon appartement. La chaleur du hammam s'installe dans mon ventre.

Si je ferme les yeux, je me revois petite, dans les jambes des femmes de ma famille. J'ai tant couru dans les rues de ma ville natale. Je sautais comme un cabri et chantais à tue-tête. Enfant, on me trouvait plutôt originale. J'aimais me déguiser et danser pour les invités. « Nejma, elle fera une bonne mariée, c'est certain ». Je riais aux éclats à l'évocation d'un mariage. Je voyais mes soeurs aînées partir de la maison les unes après les autres. J'étais la cadette d'une fratrie de huit enfants, à la fois choyée par mon père et bousculée par les grands. Je répétais à qui voulait l'entendre que je ne quitterais jamais mes parents. Ces derniers m'aimaient tendrement.

J'ai eu la chance d'aller à l'école et de passer mon baccalauréat. Ce ne fut pas le cas pour Fatima. Elle quitta l'école très jeune pour rejoindre l'atelier de poterie de papa. A cette époque, j'aimais la sculpture et le dessin. Je croquais des modèles de jarres et de vases pour les touristes. Ma mère utilisait mes inspirations. J'avais un petit succès. J'ai réussi à convaincre mes parents de me laisser passer deux années à Tétouan chez une de mes tantes pour réaliser mon rêve : suivre un cursus universitaire. J'étais la seule de la famille à accéder à ce niveau d'études. Ce fut bien là ma chance d'avoir été la dernière ! Plus d'autres bouches à nourrir. Le diplôme d'arts plastiques et appliqués était mon rêve fou. Mes professeurs m'ont aidé à réaliser ma demande de bourse que j'ai obtenue.

Les voisins ont beaucoup parlé. Mes frères n'étaient pas ravis de me laisser quitter le nid. J'avais amadoué ma mère qui, elle, avait su convaincre mon père. La tante qui allait m'accueillir était une musulmane très pratiquante et je n'aurais pas l'occasion de goûter à trop de libertés et de plaisirs. Ces deux années ont été dures. Je passais mes journées dans l'effervescence artistique. Le soir, je restais dans ma chambre. Pas question pour moi de pique-nique d'étudiants, ni de balades entre filles. Les règles étaient strictes, mais je m'y suis pliée pour réussir ces deux années.

Ma tante était bien plus fidèle au Coran que mes parents, pourtant croyants. Je découvrais le côté rude de la religion. Mes parents me manquaient, je me promettais de revenir et de ne jamais plus quitter Taroudant.

Et je suis revenue à la maison, diplômée. Certains de mes camarades poursuivaient leurs études à l'étranger, mais je n'en avais pas envie. Tout ce que j'avais connu, tout ce qui m'avait faite grandir me manquait. Ma mère était âgée et mes soeurs mariées. Mon rôle était de rentrer et d'accomplir ma destinée. J'entendais encore les voix des amis me promettant un beau mariage. Enfant, ma peau abricot ravissait les commerçants. J'avais fêté mes vingt ans et mon teint respirait toujours le soleil. Mes parents furent si heureux de me retrouver. Mon père poursuivait son travail de potier, mais avait renvoyé maman à la maison. J'avais du mal à leur raconter mes deux années passées loin d'eux dans cet univers si loin de nos repas familiaux animés. Je n'étais pas amère d'avoir quitté mes camarades. Ce qui me manquait le plus, c'était d'apprendre des choses. A la maison, je me trouvais chargée des tâches ménagères. Ma mère avait attrapé une mauvaise bronchite et ne pouvait plus s'occuper de tout.

Un jour, Dounia, notre voisine, m'a proposé de venir boire un thé chez elle. Je la voyais souvent passer et repasser devant notre cour les bras chargés d'étoffes et de coussins. Dounia était negafa. Une marieuse. J'ai accepté l'invitation en étant très claire avec elle, pas question qu'elle me trouve un mari. Dounia a ri aux éclats, elle a jeté sa tête en arrière. Elle était grande, plus haute d'une tête au moins que moi. Encore célibataire, elle se consacrait à son métier corps et âme, mais n'avait pas l'intention de me marier de force. Elle laissait le sale travail aux pères. Ses propos si modernes et libres me choquèrent un peu mais très vite, je me retrouvais chez elle tous les après-midi. On voyait d'un bon œil que je reste dans le sillage de Dounia. Ma mère pensait qu'elle finirait par me convaincre d'épouser un de nos voisins. Si elle avait su...

Mon amie vivait dans un petit riad avec un bassin d'eau au milieu. J'allais et venais comme chez moi. Je l'aidais à confectionner les robes. Mes mains se plaisaient à découvrir les étoffes, à préparer les trônes. Je voyais là le moyen d'utiliser ce que j'avais appris dans mon institut. Dounia avait trente-cinq ans, j'en avais vingt. La première fois que j'ai assisté à un mariage avec elle, j'ai vu ses pupilles se dilater et son corps se mouvoir avec une grâce éblouissante. Un jour, elle m'a donné un peu d'argent. Elle ne pouvait pas m'embaucher, mais si je le souhaitais, je pourrais l'assister, devenir sa petite main. Auprès d'elle, j'ai découvert les traditions oubliées même par ma mère. J'ai appris à dessiner les arabesques au henné. Dounia

me poussait à créer de nouveaux trônes pour les célébrations. Elle ne comprenait pas que j'ai pu faire de prestigieuses études et que je me transforme en simple couturière. Je lui expliquais souvent que j'étais heureuse. Je n'ai jamais eu besoin d'avoir plus, encore aujourd'hui.

Ma vie prenait une certaine routine qui était bouleversée à chaque mariage. Parfois, nous allions faire des achats à Marrakech ou dans une autre ville plus achalandée que Taroudant. Mon père m'a demandé si je voulais m'installer comme negafa. Il avait un peu d'argent et aurait pu m'aider à acquérir quelques tenues et décors de départ. J'ai refusé avec beaucoup de tendresse. Je me plaisais à accompagner Dounia. Nous partagions quelques petits déjeuners et repas du midi. Elle ne me parlait pas de sa famille vivant plus au Sud. Elle ne leur rendait d'ailleurs jamais visite. Je n'osais pas la questionner, car je sentais que la tristesse était au bord de ses yeux verts.

Un jour, elle m'a invité à l'accompagner au hammam. Je lui avais raconté mes heures d'enfant sous les nuages humides et mes gênes de jeune fille. Depuis mon retour de Tétouan, j'y allais avec ma mère à la tombée de la nuit. Nous étions presque seules avec des femmes âgées venues à cette heure moins fréquentée. J'ai accepté d'abord pour lui faire plaisir. Aujourd'hui, je sais pour quelles raisons, je l'ai suivie. Je me demande aussi ce qu'il se serait passé si j'avais refusé.

L'après-midi se déroula dans les vapeurs de la salle d'eau chaude. Je me souviens encore des odeurs d'eucalyptus. Je me rappelle de la main de Dounia. J'ai encore les traces du savon noir sur mon ventre. Nous étions seules et j'avais du mal à respirer. Dounia m'a caressé les cheveux et s'est mise à chantonner. Sa voix envoûtante m'a fait fermer les yeux. Je l'imaginai danser devant moi. J'ai eu envie de la toucher. Pas comme je massais les pieds de ma mère, non, mes mains tremblaient de pouvoir se coller sur la peau de mon amie. J'ai gardé les yeux fermés longtemps. J'aimais sentir ses mains frôler ma nuque et le haut de mon dos. J'aurais certainement pu lui demander plus, mais j'étais muette. Je savais que Dounia n'aimait pas les hommes, je l'avais deviné très vite. Elle n'avait comme passion que le corps des femmes. Fallait-il les aimer pour avoir envie de les rendre encore plus belles avant de les offrir aux hommes. J'étais troublée. Elle m'a tendu le gant et j'ai enduit son corps de rhassoul. Nous nous sommes regardées longtemps en silence. Je n'ai pas eu peur quand ses lèvres ont touché les miennes.

Dounia est morte quelques semaines après ce baiser. Elle a été renversée en sortant de la ville pour acheter des chaussures. Nous n'avions jamais reparlé du hammam. Ni de cette caresse de

nos bouches. L'avocat de Dounia est venu voir mon père. Elle m'avait légué son affaire. Si je le souhaitais, je devenais la nouvelle negafa. J'avais encore quelques rêves d'artiste que la réalité familiale me faisait oublier. Pas question de travailler à la poterie avec mon père. Les odeurs me rendaient malade. Bien que majeure, j'avais besoin de l'approbation du patriarche pour exercer mon nouveau métier. Ma mère fit pression et je finis par habiter dans la maison de Dounia qui devint alors la maison de Nejma. Ma maison. Les voisins me considéraient encore comme une effrontée, mais mes qualités de negafa avaient fait le tour des villes proches. Des clients venaient de loin pour me demander conseil et m'embauchaient à grand coup de billet. J'y ai passé plusieurs années, heureuse. En toute insouciance. Des années à m'occuper des futures mariées. Ma collection de robes haute-couture faisait des envieuses dans les régions voisines. Les tatouages au henné que je déposais sur les corps étaient célèbres encore plus loin. C'est certainement pour cela que mon père a fini par capituler. Pas question de me proposer un marié. Et puis, les hommes me tenaient à distance. Je devais connaître bien des secrets de femme pour être aussi appréciée dans le métier. Garante des traditions et confidente favorite. Je fréquentais régulièrement le hammam en souvenir de Dounia.

Un jour, j'ai reçu un appel. Naila, mon amie d'enfance, allait se marier. Elle habitait à Marrakech, mais revenait s'unir à Taroudant, chez nous. Naila courait avec moi le long des murailles. Nous aimions regarder les garçons jouer au ballon sur le sable. Son père cultivait les oranges et chaque semaine Naila m'en offrait. On frottait nos mains avec et on riait. On coupait ensuite quelques quartiers et le jus coulait sur nos mentons. Nous nous étions perdues de vue à mon départ à Tétouan. Elle avait accompagné sa grande sœur pour travailler dans un bureau.

Le samedi suivant son appel, elle est venue me rendre visite. Cela faisait cinq que nous ne nous étions pas vues. Elle avait coupé sa longue tresse brune. Nous nous sommes enlacées, ravies que cet événement nous rapproche. Elle m'a raconté sa vie nouvelle, les soirées, la liberté acquise grâce à sa sœur aînée, les musées, les cinémas. Je vivais si loin de cette vie que je buvais ses paroles en rêvant un jour de partir aussi de ma campagne. Elle me raconta aussi Nabil son futur mari. Un cousin de Fès. Il était gentil et acceptait de la laisser travailler encore quelques années avant de faire des enfants. Lors de notre deuxième rencontre, elle m'a questionné sur ma vie, mon célibat. Elle admirait mon indépendance. Je n'avais pas imaginé qu'on pouvait m'envier. Je l'invitais à dîner un soir de la semaine. Il fallait qu'elle choisisse ses tenues.

Naila est arrivée chez moi vers dix-neuf heures les bras chargés d'oranges. Nous avons ri. J'avais préparé un tajine. Nous nous sommes installées près du bassin. Les souvenirs de nos escapades vers les cinq portes de Taroudant nous ramenèrent quelques années en arrière. J'abordais le sujet de son mariage, mais elle refusa d'en discuter. Demain, plus tard, ma Nemja. Ses yeux étaient remplis d'une tristesse qui me mit mal à l'aise. Je n'avais pas envie de la contrarier. Le repas se poursuivit dans la bonne humeur. Nous avons rendez-vous le lendemain au hammam.

J'arrivais la première avec, je l'avoue à présent, une certaine appréhension. J'entrais dans la salle d'eau et voyais que le lieu était désert. Je m'aspergeais d'eau chaude et m'assis contre le mur face à la porte. Naila arrivât, son sourire me rappelait celui de Dounia. Je l'ai laissée s'installer près de moi. Ella a posé sa main sur la mienne. Ici, c'est normal de voir les femmes se tenir par la main. Tout aussi habituel que de croiser des femmes qui s'enlacent et se câlinent. Mais, à cet instant, la main de Naila m'a brûlé. Ses yeux n'avaient même plus le barrage des habits pour découvrir mon corps nu. Et Naila l'a regardé. Elle s'est même attardée sur mes seins. J'ai aimé cela tout de suite.

Durant plusieurs semaines, nous avons partagé nos journées et parfois même des nuits. Naila se mariait pour éviter que sa famille ne pose trop de questions. Elle préférait les femmes, mais avait aussi envie d'avoir des enfants. Je lui avouai qu'elle était la première pour moi. Avant, il y avait eu Dounia. Je ne fréquentais pas les garçons.

Un matin de juin, c'était, il y a six mois aujourd'hui, nous avons rendez-vous pour le dernier essayage des robes. Nous étions toutes les deux nues dans ma chambre. Elle m'avait allongée sur le lit et avait décidé de me faire découvrir des caresses plus coquines. J'avais la sensation que mon cœur allait exploser. Je lui ai même dit que je l'aimais. Bien sûr qu'elle aussi m'aimait. Depuis nos courses de gamines, elle avait envie de m'embrasser. Dans un soupir, je lui proposais de venir s'installer à Taroudant. Je ne pouvais pas la perdre. Naila a ri fort. Et qu'allions-nous dire à nos familles, aux voisins et à Nabil ? Elle viendrait souvent me voir. Et je pourrais venir à Marrakech chez elle. Son mari serait heureux qu'elle reçoive une amie d'enfance.

Ma chambre était ouverte et nous ne l'avons pas entendu. Il avait seulement poussé la porte lourde du riad, avait appelé pour que l'on se montre. Il venait d'arriver de la capitale et cherchait Naila. Il nous a trouvées enlacées l'une à l'autre, nues sur mon lit. Il a dû voir nos baisers et nos jambes s'emmêler avant de hurler. Naila s'est relevée et s'est enfuie. Son futur

mari semblait défiguré par la haine. Il me dévisageait et a craché sur le sol en me traitant de putain. C'était haram, interdit par Dieu.

J'ai passé la journée prostrée chez moi, assise sur le tapis au pied de mon lit. Les parfums de Naila collaient à ma peau. J'ai pleuré durant des heures.

Le lendemain, Naila est venue. Elle avait les yeux rouges et une marque sous l'œil. Je voulais le tuer. Elle allait l'épouser et il avait promis en échange de se taire. Nabil ordonnait que je sois toujours leur negafa. Croyez-moi, durant les sept nuits avant leur mariage, je vécus le pire des drames. C'est même Nabil qui ouvrit la porte de sa maison quand je lui amenai les draps qui couvriraient leur nit nuptial. Je dus également aider Naila à se préparer. Nos visages restèrent baignés dans les larmes durant tous ces heures interminables. Elle garda les yeux fermés et les lèvres closes afin de respecter la tradition. Je lui offris le lait et les dattes. C'est ma main qui fit pivoter le visage de Naila vers celui de son futur mari. A la fin de la semaine, Naila devint la femme de Nabil. Je pris l'avion pour Paris.

Ici, je recommence ma vie. Je ne serai plus jamais la marieuse. Trop de larmes derrière les traces de henné. En une fraction de secondes, les orangers sont de nouveau tout autour de moi. Tu lèves la tête, tu sais que je te regarde, que je t'attends... La chaleur du hammam s'installe dans mon ventre. Ma Naila, tu verras comme on sera heureuses en France.

Peut-être même qu'un jour, on pourra se marier.

Laurence Marino